

**Question : Quels sont les sentiments principaux qu'éprouve Fanny ? (les deux extraits suivants)**

Quand elle arriva devant la maison de l'aïeule, au bout du village, les deux chiens qu'elle avait bien souvent caressés autrefois, maintenant si vieux qu'ils n'y voyaient plus, trouvèrent assez de forces pour se jeter rageusement contre la grille, et ils aboyaient, dès qu'elle faisait mine de passer son visage entre les barreaux, avec une violence qu'elle ne leur avait jamais connue. Elle les appela doucement par leur nom. Leur fureur redoubla. Posant sa valise, elle se hissa sur une grosse pierre à une extrémité de la grille et, certaine alors que les chiens ne l'atteindraient pas, elle engagea le buste entier entre deux barreaux, criant vers la maison qu'on vînt lui ouvrir. Et elle était chagrinée que les chiens ne l'eussent pas reconnue, voyait là le signe d'un grave manquement de sa part.

Un de ses oncles parut sur le seuil. "Que fait-il chez l'aïeule aujourd'hui" se demanda-t-elle avec un petit rire, car l'oncle avait perdu beaucoup de cheveux. Il lui semblait, pourtant, que sa dernière visite à la famille était assez récente pour que l'oncle fût resté le même et que les chiens eussent gardé souvenir d'elle. L'oncle à demi chauve tenait un verre à la main et de l'autre, un friand qu'il croquait sans se soucier des miettes.

"Voyons, Georges, c'est moi, ta nièce!" dit-elle en souriant. Et elle tendait les bras vers lui malgré la douleur que lui causaient les barreaux au moindre mouvement. Elle respirait d'ailleurs avec la difficulté, mais pouvait rester derrière la grille comme une étrangère humiliée des chiens? Elle n'avait, à sa connaissance, jamais fait tort à la famille et s'était toujours occupée des deux chiens avec sollicitude, lors de ses brefs séjours chez l'aïeule. Mais, qu'on lui en voulut pour une raison qu'elle ignorait, voilà qui était probable, voilà devant quoi il fallait s'incliner.

L'oncle fronça les sourcils, tout en la dévisageant d'un air indifférent. Il ne fit pas un geste vers elle, mais avala une dernière bouchée, finit son verre, puis haussa les épaules et rentra lentement chez l'aïeule, la porte claqua. L'oncle Georges lui avait offert autrefois une poupée aux longs cheveux qu'elle avait encore ! Elle songea que le bruit se répandait vite que George lui avait laissée dehors, ce dont toute la famille lui ferait honte jusqu'à la fin de ses jours.

(p. 7-9)

— Dis -moi, Lucette, connais-tu Georges R. qui était la tout à l'heure?

— Georges ? Oui, c'est un habitue, bien sûr, il vend des savonnettes, dit Lucette haussant les épaules.

— C'est mon oncle ! s'écria Fanny avec espoir.

— Ton oncle ? Ah ! Lucette eut un grand rire méprisant, sans que Fanny sut deviner si son dédain s'adressait à la personne de l'oncle Georges ou si, simplement, elle ne pouvait croire que Fanny dit la vérité. Elle chassa les clients d'un geste, puis elle s'accroupit pour chuchoter :

— Comment, toi, peux-tu avoir pour oncle cet homme-là ? Je n'en crois rien!

— C'est pourtant vrai, dit Fanny sur un ton de défi.

— En tout cas il m'a souvent parlé de sa famille mais de toi, jamais.

— C'est que j'ai maintenant un nouveau prénom, répondit Fanny ennuyée, et, voyant la méfiance assombrir le large visage de Lucette, elle se tut, et baissa les yeux. Lucette fit « hum », indécise. Elle ajouta comme machinalement, avant de se relever : Ce Georges est bien de chez nous.

(p. 85-86)

**Question : A l'aide de deux extraits suivants, essayez de caractériser le personnage principal. Est-ce qu'elle ressemble à un autre personnage ? Pourquoi ?**

Elle se détourna de l'affiche, manqua buter alors contre le grand chien jaune du soupirail, qui se dressait la sur ses pattes pelées, grondant. Il avait surgi sans quelle l'entendit, elle poussa un petit cri de frayeur et s'en alla rapidement en tirant bas sur son front le capuchon de imperméable. Le crépitement de la pluie l'empêchait de percevoir tout autre bruit. Fanny jeta derrière elle un œil à épeuré : le chien la suivait sans souci du mauvais temps, balançant ses flancs maigres. Il était si laid, soudain, que Fanny en acquit de l'assurance. Elle s'arrêta, le laissa approcher. Elle lui donna un violent coup de pied sous la mâchoire, songeant : Mais un autre finira bien par le venger!, le renversa d'une poussée, sourde à ses glapissements. Le chien lui paraissait maintenant bien vieux et bien usé. Avait-il réellement voulu la menacer ou s'était-elle méprise ? Il aurait fait, peut-être, un compagnon sûr et plus fiable qu'Eugène, qui avait nourri toutes sortes d'arrière-pensées. Elle acheva le chien d'un coup de talon en plein ventre, épuisée de tout ce quelle avait du lui assener déjà, puis du bout de son pied fit glisser le cadavre tout pesant de pluie du trottoir dans le caniveau...

(p. 88–89)

Redressant la tête, comme elle le faisait pour se reposer une ou deux fois par heure, Fanny aperçut soudain qui pénétrait dans la salle, se dirigeait vers les caisses, Tante Colette en manteau de fourrures sous lequel scintillait par intermittentes quand s'entrouvraient les deux pans, l'improbable bleu de la robe des jours de fête de Tante Colette. Elle lâcha petit pain, tomate et oignon malgré les protestations étonnées de ses collègues, et entreprit de contourner le long comptoir, qui semblait n'avoir pas de bout. Elle ne quittait pas des yeux Tante Colette. Ne voilà –t–il pas que sa tante commandait un hamburger, une main serrant le haut de son manteau en un geste que Fanny ne lui avait jamais vu, une expression d'impatience cependant bien connue de Fanny sur son visage charnu, mécontent ? Mais Fanny n'avancait pas quoique courant.

Toujours quelque obstacle survenait afin de la ralentir : un groupe d'employés lui barrait le chemin en manière, de plaisanterie, sa calotte tombait, se glissât sous son pied, quant au comptoir il n'en finissait pas de s'étendre, et Tante Colette devenait de plus en plus petite et s'éloignait à chaque pas ! Bientôt Fanny ne la vit plus. Lorsqu'elle fut enfin de l'autre côté, Tante Colette avait disparu, ayant sans doute emporté son repas car Fanny ne la trouva assise devant aucune table. Désespérée, elle revint lentement à son poste. Son escapade lui valut d'être effacée de l'ardoise et une dure remontrance.

Mais comment expliquer qu'à chaque fois, maintenant, que Fanny releva la tête, elle vit entrer, pour sortir presque aussitôt, Tante Colette dans le même vêtement, passant si rapidement que Fanny n'avait plus seulement le temps de s'élançer et, toujours, semblant chagrine, contrariée, comme fâchée de devoir se faire voir en un tel endroit mais ne pouvant l'empêcher ? Et, en dépit de ses continuelles apparitions dans la salle du fast-food, Tante Colette jamais ne se montra dans l'appartement de la mère de Fanny, non plus que cette dernière du reste.

(p. 137–138)

**Question : Quels mouvements/ tendances/ auteurs vous rappelle cet extrait?**

Il se produisit alors cette singulière circonstance : quelqu'un, la fiancée peut-être, jeta ce cri : Voilà! Léda, et Eugène! Et l'on vit Fanny bondir hors la niche sous l'escalier, rouler sur le carrelage, un peu de bavé aux lèvres, les yeux à demi clos. Un grand chien vigoureux que tenait Eugène échappa à sa poigne. Il s'élança sur Fanny en aboyant si fort que chacun recula de frayeur. Il la saisit à la gorge et entreprit de la dépecer. De gros morceaux de chair qu'il arrachait étaient recrachés tout aussitôt, comme s'il eût voulu la goûter entière avant de se décider à l'avalier. Il grondait, défendant qu'on s'approchât. Personne ne bougeait. Eugène, consterné, tirait ses rouflaquettes, rouge de honte. Le chien avait ses quatre pattes sur la poitrine de Fanny, le cou déjà se trouvait presque tranche. Fanny n'avait fait entendre qu'un

léger, très léger couinement I Maintenant, il fouissait le poitrail, à la recherche du cœur. Il se lassa soudain et revint docilement à Eugène en frétilant de la queue.

Alors Tante Colette retrouva sa vivacité d'esprit, elle enveloppa sans dégoût (comme elle vidait les lapins, nettoyait les têtes de veau) ce qu'il demeurait de Fanny dans un vieux drap et s'en alla jeter le tout sur le tas de fournier, au fond du jardin. Tante Clémence lessiva le carreau. La mère de Fanny s'occupait de servir l'apéritif, non sans entrain. Eugène descendit attacher son chien dans la cour, et les conversations reprenaient, portant sur ce qu'on buvait qui pourtant ne changeait jamais : un anis pour les hommes, pour les femmes un petit vin cuit.

/.../

Brusquement, Georges fit son apparition, son beau visage transplant, un peu hagard: Ou est Fanny ? demanda-t-il à Tante Colette. Tante Colette eut quelque peine à se remettre Georges.

Quand elle l'eut reconnu, elle sourit froidement: Au jardin, dit-elle, sur les ordures. Mais les poules, déjà, avaient englouti tout ce que le chien avait laissé de Fanny, et Georges, ne trouvant que quelques os grattés, quelques cheveux sanglants, pensa qu'on s'était moqué de lui et qu'il s'était mépris en prenant à la lettre la réponse de Tante Colette.

(p. 149–150)